

senta son élève Racan. — Racan appartenait à une famille de vieille noblesse qui pendant des générations, s'était distinguée dans les armes et qui, après avoir été riche et puissante, s'était vue ruinée par des procès. Il demeura dans le château de ses ancêtres à la Roche-Racan jusqu'à l'âge de seize ans époque de la mort de son père. Son cousin, le comte de Bellegarde, le prit alors sous sa protection. Celui-ci qui était Grand Ecuyer de France et premier gentilhomme de la Chambre du roi, le fit entrer dans les pages à la cour de Henri IV. Jusqu'alors l'instruction de Racan avait été nulle ou à peu près, telle qu'il conv. nait à un gentilhomme. Chez le comte de Bellegarde il rencontra Malherbe, fut ébloui de son savoir et tout de suite se sentit attiré vers cet homme, qui devait être bientôt son maître son initiateur, son père, son ami : ce sont ses propres paroles quand il parle de Malherbe. Il s'établit entre le poète de cinquante ans et l'adolescent, des relations amicales dont le principal lien était la poésie : l'un y aspirait, l'autre y excellait : c'est ainsi que Racan devint l'élève du poète officiel qui se sentait compris et admiré et pas regardé, ainsi que le faisait la foule des gentils-hommes, comme le fournisseur des vers de Sa Majesté. Il se prit d'affection pour l'enfant et le fit travailler. Malherbe s'aperçut bien vite qu'il avait tout à apprendre à son élève : grammaire, style, versification, mais il se montra si studieux qu'en peu de temps, il rattrapa le temps perdu. La méthode du maître consista surtout en trois exercices : lire avec son élève, travailler devant lui, corriger ses essais. Je n'entrerai pas dans les détails de ce travail, cela m'entraînerait trop loin, bien que ce soit une étude des plus attrayantes. Malherbe avait loué tout près du Louvre, à l'auberge Notre-Dame, une modeste chambre garnie, où se trouvaient un lit, un buffet, une table et sept ou huit chaises de paille. Ce te simple chambre qui ressemblait plutôt à celle d'un écolier, qu'à celle d'un maître, vit accomplir une réforme capitale de la poésie française. Racan y avait ses entrées franches, il y montait à toutes les heures du jour et il eut ainsi l'occa-

sion de surprendre plus d'un curieux spectacle. Un jour qu'il arrivait à l'improviste, il surprend son maître occupé à compter cinquante sous à un ouvrier qui lui avait fait quelque ouvrage. Celui-ci les alignait symétriquement en mettant dix, dix et cinq, puis encore dix, dix et cinq. — Pourquoi cela ? lui Racan qui l'observait. — C'est que je songeais à la pièce que j'ai faite pour le Roi, qui commence : "Que d'épines, Amour accompagnent tes roses ! " où il y a deux grands vers et un demi vers, puis deux grands vers et un demi vers." Malherbe était à ce point hanté par le rythme qu'il payait en mesure ! Racan fut un des favoris de l'hôtel de Rambouillet, la société à la fois arisocratique et littéraire, qu'il y rencontrait lui plaisait infiniment ; il ne perdait rien de ce qu'il y entendait et c'était pour lui une excellente école de délicatesse littéraire et morale, qui corrigeait heureusement les exemples reçus au Louvre et même dans la chambre de Malherbe ; il retrouvait là Mme des Loges, qui avait elle-même ouvert un salon, composé en partie de protestants. Elle était mariée à un Rochelois, gentilhomme de la Chambre du roi ; c'était une femme excessivement simple, ce qui la distinguait de presque toute son époque ; l'esprit très brillant, l'intelligence ouverte, beaucoup de grâce dans les manières, sincère et zélée protestante ; elle encouragea les hommes de lettres qui venaient chez elle tous les deux jours. La société protestante de Mme des Loges, faisait aussi partie de la Chambre bleue. Valentin Conrart, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française en fut le plus utile, sinon le plus brillant. Il était le bon sens de la maison, l'ami sage et discret à qui l'on s'en remettait avec la même confiance du soin de garder un secret délicat ou de donner la bonne prononciation d'un mot. Il recevait aussi chez lui, on sait que les réunions de lettrés d'où est sortie l'Académie française se tenaient chez Conrart. Il fait bon de considérer cet intérieur de bourgeois à l'aise et indépendant, hospitalier avec simplicité, ne demandant rien à personne et ayant facilement la main ouverte. Sa femme était une excellente et digne créature, qui ne croyait pas qu'on dut

faire des embarras parce qu'on recevait à dîner des duchesses ou des marquises. L'aimable secrétaire possédait à Athis, charmante campagne, une belle propriété, dont il faisait les honneurs l'été, aux lettrés ses amis et aux femmes distinguées de l'époque. Mlle de Scudéry, dans sa "Clélie" donne ainsi la description de ce paysage. "L'admirable terrasse donnant vue sur le frais vallon de l'Orge qui s'étend au pied, et la forêt de Sénard au loin, la Seine, large et limpide faisant "un grand croissant" dont les cornes d'argent se cachent dans les herbes de deux admirables prairies, et le petit bois habité par les fauvettes et tout disposé en cabinets de verdure dont les arbres sont si beaux, le vent si frais et l'ombrage si charmant qu'il n'est presque pas possible d'être en ce lieu sans plaisir et sans esprit."

Conrart était quelque peu pédagogue, ce qui était inévitable à force de corriger les ouvrages des autres. Sa conduite était irréprochable, et il semble qu'il n'ait jamais oublié un seul instant, qu'il était protestant : "C'est un si grand désavantage selon le monde que d'être huguenot" écrivait-il en 1647 à un corréligionnaire. C'est qu'en effet, des raisons diverses, n'ayant rien à voir avec le principe même de leur croyance, concouraient à rendre la minorité protestante, infiniment plus morale que la majorité catholique. La plus forte peut-être de ces raisons, était le désavantage social qui s'attachait à la qualité de réformé. Une minorité qui se sent surveillée par un milieu hostile, se surveille elle-même de très près ; elle se débarrasse en outre des âmes peureuses ou intéressées qui jugent trop onéreux d'appartenir au parti des tracassés. Ce fut presque toujours l'intérêt qui fit rentrer la noblesse protestante dans l'Eglise romaine. Il y avait tant de profit à se faire catholique, que peu à peu, un à un, les seigneurs se rangèrent à la religion qui rapportait tous les honneurs, comme toutes les charges lucratives. Le protestantisme s'il en fut affaibli, en fut encore plus épuré. Loin de moi la pensée de vouloir faire ici de la théologie, ce sont simplement des faits, des faits historiques que je note en passant.